

dont il était porteur, et lui tirèrent même un coup de pistolet. Les malfaiteurs prirent immédiatement la fuite, et la police s'est mise à leur recherche.

Parlement Provincial.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

(Rapport Télégraphique.)

Toronto, 27 Août.

Hier soir, après la clôture du rapport, le bill pour amender l'Acte pour octroyer une Liste Civile à Sa Majesté a subi sa troisième lecture.

Le bill pour réduire les salaires attachés à certaines fonctions judiciaires, et pour fixer les salaires de l'orateur du Conseil Législatif et de l'orateur de l'Assemblée Législative a été lu pour la troisième fois.

M. Mackenzie fit motion que le bill pour créer de meilleures dispositions pour la construction du Grand Tronc du Chemin de fer, fût lu pour la troisième fois. Pour: 38—contre: 23. Le bill subit en conséquence sa troisième lecture.

M. Cayley fit motion que le proviso qui suit fût ajouté à la section deuxième du bill par voie de post-scriptum: "pouvoit toujours qu'aucun tel arrangement ne sera consenti par le gouvernement à moins qu'il ne contienne une disposition qui assure à la Province pour la construction du Grand-Tronc de la ligne du chemin de fer à partir du quartier-ouest de Montréal, une portion de tel emprunt à un montant qui ne sera pas moindre que la somme assignée ou qui sera assignée au Nouveau-Brunswick pour la construction de cette partie de la ligne du chemin de fer d'Europe et de l'Amérique du Nord, située au delà de cette Province. Pour: 16, contre: 45.

L'hon. M. Boulton proposa alors que la section suivante fût insérée sous forme de post-scriptum: "Pouvoit toujours et qu'il soit statué qu'aucune portion de la somme dont le prélèvement est autorisé, comme susdit, pour l'objet susdit, ne sera prise à un taux d'intérêt excédant 4 pour cent.—Pour: 20, contre: 41.

Sur motion de l'hon. M. Baldwin, il fut résolu que, par respect pour la mémoire de Peter Perry, Esq., la séance soit présentement ajournée.

Aujourd'hui (27) les bills suivants furent lus pour la troisième fois:—Pour incorporer l'Académie des Dames;—pour faciliter aux Juges de paix l'exécution de leurs devoirs, hors des sessions;—pour amender la Loi du Jury (B. C.);—pour amender les Ordonnances relatives aux écoles successives de Grammaire dans les paroisses du Haut-Canada;—pour autoriser les commissaires du chemin de Québec à faire un emprunt;—pour faciliter les aliénations de la part de femmes mariées;—pour organiser des Sociétés d'Agriculture (H. C.);—pour lever les doutes concernant les exécuteurs étrangers;—pour amender l'Acte relatif aux rapports sur les élections.

Les rapports suivants émanant du comité général furent reçus:— Pour amender la loi des Postes;—sur la taxation des terres dans les Townships de l'Est;—sur la limitation des honoraires des Magistrats;—sur l'incorporation de l'Association de la Bibliothèque (H. C.);—pour régulariser les institutions d'Aziles pour les aliénés;—pour l'établissement d'Écoles Normales.

Les bills suivants furent lus pour la seconde fois:—

Pour le partage de certaines terres à l'usage des Indiens (B. C.);—pour amender la loi des Municipalités (H. C.);—pour faire un emprunt pour la construction du Tronc de la ligne de chemin de fer;—pour un emprunt pour le service public.

Le Gouverneur-Général envoya un message annonçant la prorogation des chambres pour Samedi, et la Chambre prit de suite en considération le bill sur la Tenure Seigneuriale. Les débats se continuèrent au moment de la clôture du rapport.

Cuba.—Les dépêches télégraphiques se multiplient par les détails du mouvement de Cuba et de l'agitation qu'a produite dans les Etats-Unis la sanglante catastrophe du 16 août, dont notre dernier numéro contient le récit. De nombreuses assemblées tenues à la Nouvelle-Orléans, à Philadelphie, à New-York, etc., ont déjà protesté contre l'exécution des cinquante sympathiseurs de la révolte cubaine, dont les tentatives n'ont abouti qu'à une mort funeste.

L'indignation populaire paraît être à son comble sur divers points de l'Union, et la sympathie que l'on accorde aux libérateurs malheureux de Cuba semble encourager les dispositions des partisans du mouvement en faveur de l'affranchissement de cette île et rendre plus intense le désir de la soustraire à la domination espagnole. A la Nouvelle-Orléans, l'atelier d'imprimerie d'un journal espagnol, La Patria, qui avait censuré l'expédition Lopez, a été détruit et tout son matériel, y compris la presse et les fournitures d'impression, dispersés par les rues. Toutes les boutiques espagnoles auraient partagé le même sort. Le bureau du consul espagnol ne fut pas épargné: on brisa tout le mobilier qu'il contenait. Une dépêche transmise le 22 de la Nouvelle-Orléans, dit que le matin de ce jour-là un attroupement de 2000 hommes se forma autour de la prison dans laquelle le consul espagnol avait trouvé un refuge, et menaçait de démolir l'édifice si on ne leur livrait ce fonctionnaire. Cinquante hommes de police étaient sur le terrain pour contenir l'émeute. Des salves de fusil ont été tirées en l'honneur des

sympathiseurs mis à mort à Cuba. D'un autre côté, le militaire était sur pied.

Le gouvernement des Etats-Unis aurait déjà procédé à une investigation touchant cette déplorable affaire.

P. S. Une dépêche annoncée par le Journal of Commerce aurait apporté la nouvelle de la capture du Général Lopez par les troupes royales à Cuba. Une lettre privée de la Havane ajoute que Lopez avait perdu un bras avant d'avoir été fait prisonnier.

VARIÉTÉS.

Conseils aux Nageurs.

Il y a trois dangers terribles pour le baigneur en pleine eau: les tourbillons, les crampes et les plantes aquatiques.

Contre ces trois dangers la lutte est un jeu. Plus on fait d'efforts, plus on se perd.

Le tourbillon est un mouvement circulaire et rapide qui se produit sur un point de la surface d'un courant. Le centre d'un tourbillon se creuse toujours en entonnoir, et son action circulaire s'étend sur un rayon plus ou moins long selon la force du courant et la masse des eaux.

Les tourbillons proviennent presque toujours d'un obstacle qui s'oppose au passage d'une partie des eaux. Une digue, par exemple, barrant la moitié d'une rivière, produira infailliblement un tourbillon au point où l'eau comprimée par la digue et par son propre poids, se précipitera par la partie libre du courant.

En vain vous résisterez à un tourbillon; en vain vous essaieriez d'en sortir malgré lui. Vous lutterez infructueusement; tournant sans cesse sur vous-même, vos efforts se déperdront les uns par les autres et vous n'en sortirez pas. Laissez-le faire, c'est lui seul qui peut vous sauver.

Voilà ce qui arrive quand on jette dans la conque d'un tourbillon un corps inerte comme une feuille, un morceau de bois; l'objet pivote sur lui-même, mais il disparaît; sous l'eau, il continue à tourner, mais le cercle qu'il trace va toujours s'élargissant; il finit par arriver au point où l'action du tourbillon cesse de se produire; il entre enfin dans la partie calme du courant, remonte à la surface, et continue tranquillement sa course. C'est l'affaire d'un instant.

Agissez comme ce corps inerte, abandonnez-vous, laissez-vous engouler et le tourbillon vous aura bientôt rejeté de lui-même. Quelques secondes sous l'eau? ce n'est rien pour un nageur.

La Crampe est la contraction nerveuse d'un muscle. Cette contraction est toujours accompagnée d'une douleur très-vive. Le muscle le plus sujet à la crampe est l'extenseur du pied, le mollet. Outre la douleur qu'elle fait éprouver, la crampe paralyse à l'instant les mouvements du nageur. Dans ce cas, il doit se mettre sur le dos et se mouvoir avec les bras. Puis il contractera peu à peu son pied pour le relever en avant, comme fait un homme qui veut marcher sur les talons. Par ce moyen, la molle crispée par la crampe sera forcée de se détendre et la douleur disparaîtra. La plupart des nageurs connaissent ce moyen; je ne m'étendrais donc pas plus longtemps sur ce sujet.

Quant aux plantes aquatiques, c'est surtout quand le nageur s'est fourvoyé au milieu d'elles, qu'il a besoin de sa présence d'esprit.

En général, ces plantes sont longues, minces, souples et pointant très-haut à briser. Ce sont de véritables coudes qui s'élèvent du fond de l'eau et se penchent toutes dans le même sens, en obéissant au moindre mouvement du courant.

Jetez une pierre au milieu d'elles, faites l'eau de la main, et vous voyez ces herbes si droites tout-à-coup se agiter, onduler, se tordre dans tous les sens, et s'enrouler comme des serpents.

On comprend qu'un nageur imprudemment engagé dans les herbes et essayant de trouver son salut dans la fuite, n'y trouve en réalité que la mort.

Un premier mouvement qu'il fait, il se sent saisir aux bras, aux jambes, au cou. Le danger est pressé; il désespère comme il résiste et se débattant; ce sont de nouvelles chaînes qui s'attachent à lui. Il s'agit au hasard; il a perdu la tête; ses efforts d'abord réguliers deviennent convulsifs; ce n'est plus un homme qui nage, c'est un noyé qui se débat; il enfonce, et souvent, quand l'onde a repris son calme naturel, les herbes sont tellement enlacées autour du cadavre, qu'elles semblent vouloir encore retenu leur proie.

Il m'est arrivé plusieurs fois de m'élever volontairement dans les herbes, afin d'étudier par moi-même les impressions morales et physiques que l'on y ressent, et pour chercher les meilleurs moyens d'en sortir.—Or, j'en suis sorti.

La sensation que l'on éprouve tout d'abord au contact de ces longues herbes filandreuses et gluantes, est on ne peut plus désagréable; et je crois que cette première impression doit contribuer beaucoup à faire perdre connaissance au nageur. C'est un effet plutôt moral que physique, et il est important de s'en rendre maître.

Une fois ce dégoût surmonté, il faut tâcher de rester immobile, et se maintenir autant que possible à la surface de l'eau, parce que plus on enfonce, plus les herbes deviennent abondantes.—La planche est une excellente ressource dans un pareil moment, parce que le corps est tout-à-fait horizontal, et qu'il suffit d'une légère agitation des mains pour se soutenir, lorsque la constitution du nageur ne lui permet pas de flotter sans mouvements.

Il est encore un autre moyen: c'est de rester sur le ventre, de prendre une longue respiration et de plonger sa tête dans l'eau.—Dans cette position, tout homme, quelle que soit sa nature, qu'il soit gros, qu'il soit maigre, est sûr de flotter comme un morceau de liège. Il suffit de relever de temps en temps la tête pour reprendre haleine.

Pendant cela, le courant vous mène peu à peu, et finit par vous dériver, surtout si par quelques mouvements imperceptibles, vous vous faites emporter vers le centre de la rivière.

On voit qu'il y a mille de tous ces dangers, le sort du nageur n'est que dans son sang-froid; aussi dit-on que l'habileté n'est que la pensée du péril, savoir d'avancer ce qu'il faut dans telle ou telle circonstance, et prévoir toujours le danger, afin de n'être pas surpris lorsqu'il se présente.

J'ajouterai qu'un bon nageur ne doit jamais s'effrayer de quelques gorgées de liquide avalées mal à propos, et qu'il doit s'exercer à rester longtemps sous l'eau sans reprendre haleine. Il serait bon aussi de s'habituer par quelques expériences faites en lieu sûr au dégoût souvent trop violent que font éprouver les caresses mucilagineuses des plantes aquatiques.

Souscrivez à un journal.—Un anglais, homme de lettres, a dit:—Il ne faut qu'une petite somme pour acheter un journal, et le patron lui-même en est amplement rémunéré. Je ne considère pas à quel point sera humble ou peu prétentieux la Gazette à laquelle il souscrit, étant à peu près impossible de remplir durant une année une feuille, à cinquante exemplaires, sans y insérer quelque chose qui vaille le montant de la souscription. Tout père dont le fils fréquente une école devrait être pourvu d'un journal. Je me rappelle parfaitement quelle différence présentaient ceux de mes maîtres d'école qui lisaient les journaux, d'avec ceux qui ne les lisaient pas. Toutes choses égales d'ailleurs, les premiers étaient décidément supérieurs aux seconds. La maison en est évidente:—ils possédaient la connaissance d'un plus grand nombre de faits. Un journal est l'histoire des événements quotidiens, un miscellanée à la fois intéressant et curieux, que les jeunes personnes compulsent avec délices quand elles ne lisent pas autre chose.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, 6 août 1851.

Monsieur le Rédacteur,

L'assemblée législative a parlé. Elle se prorogera du 10 août au 4 novembre; c'est-à-dire 3 mois de vacances, c'est gentil, cela. Dès à présent, réduite à sa plus simple valeur numérique, elle vote encore, mais ne discute plus. Il fait si chaud, pour cela! L'attention publique toujours à la recherche de quelque chose, se porte sur un nouveau plan de Phorison politique quelle entrevoit à l'œil nu. Quelles dispositions rapporteront les membres de l'Assemblée après leur contact et leur fraternisation avec leurs électeurs, et quel sera le fruit de leur recueillement dans le silence et la paix des champs? se demande-t-elle de toutes parts. Cette question ou textuelle ou analogue est dans tous les esprits, et deux amis ne se rencontrent pas sans se la faire. C'est que tout le monde, les anarchistes à part, est inquiet en pensant à l'avenir, et cela soit dit en passant, ce n'est pas sans raison. On dit que la France est trop grande, trop forte, trop raisonnable pour se perdre, mais ce n'est pas tout; et quoiqu'elle possède bien ces qualités vitales, ce n'est pas une raison pour s'endormir avec sécurité. Si Dieu est plein de miséricorde dans sa clémence, il est terrible dans sa justice, et si le sang et les sueurs de nos missionnaires disséminés dans toutes les contrées, dans tous les déserts interredent pour nous, le cynisme, la dépravation, l'impunité furieuse et la justice irrégulière de quelques milliers de français qui infectent toutes les provinces de l'Afrique et de l'Amérique ne méritent-ils pas un châtiement impitoyable?... Peuple infidèle! s'écrie-t-on de toutes parts en voyant tant de dépravation, tant de vices et tant d'athéisme dans ces hommes là... Oui, peuple infidèle! Il aurait pu au sein de la patrie grandir dans de bons et religieux sentiments; il aurait pu compter au nombre de la belle phalange chrétienne, mais trop vagabondement ambitieux, trop exalté, trop inquiet et trop remuant, il a tout foulé aux pieds, et après avoir laissé en France le fruit de ses mauvais exemples et de ses tristes propos, il a traité son existence jusqu'au delà des mers et fait tous ses efforts pour corrompre tous les sauvages et tous les peuples qui ne le sont pas encore. Ah! si j'étais loin de la France, j'aurais bien de la peine à aimer les français; j'en voyais de tels sous mes yeux, et je crois que je rougirais d'être leur compatriote. Et que de fois j'aurais voulu rougir! O immitié! tu grandis donc toujours? tu étendras donc de plus en plus tes ravages? Nulle fois plutôt la guerre, la peste, la famine, ô mon Dieu, ces fléaux passeront et laisseront notre nation fière et glorieuse; mais que l'impunité, que l'athéisme s'emparent de notre grand corps social; nous serons perdus. Aussi, pour peu que l'Anarchie et l'oubli de Dieu fissent de plus grands progrès, nous courrions le risque de voir des nations rivales s'associer sur nos ruines.

Certes, je suis prêt à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte pour la gloire et le bonheur légitime de mon pays; je défendrai l'intégrité de mon sol natal jusque sur les monts de ruines tant qu'il ne faudra faire la guerre qu'à un ennemi matériel; mais le jour où l'impunité, ou la négation de Dieu serait proclamée en France, je renoncerais ce que j'aurais de plus précieux et j'irais demander asile aux habitants de vos paisibles contrées. Mais moins nombreux que les sauvages de l'Amérique, je ne pourrais emporter les os de mes pères.

Le fait saillant de notre situation actuelle est une espèce de marasme et d'affaiblissement politique. En haut, la faiguerie, en bas, le dégout. Partout ce malaise moral qui résulte de la conviction que pour s'arracher au danger il faut de l'énergie, de la résolution, du sang froid, et énergie, sang-froid, résolution ne sont plus connus dans notre nation, si ce n'est par accès et sous les influences extrêmes et passagères de la colère et de la peur. Persévérance dans l'immobilité, c'est-à-dire inertie, voilà le mot de notre situation fatale.

Ne semble-t-il pas que Dieu ait frappé tous les hommes d'aveuglement et de découragement afin que la France soit bientôt le proie de tel ou tel ennemi. Vraiment en pensant à tout cela je me prends à me décourager comme les autres; mon sang bouillonne parfois dans mes veines, les paroles incohérentes s'échappent de ma poitrine, l'amour pour la gloire d'une patrie crie souvent bien haut en moi, mais que je regarde à droite et à gauche, je ne vois partout qu'insensibilité et égoïsme. Et dans les hasards je vois la fange s'agiter et les hommes du mal se préparer au combat. Je vois à leur suite le sang et la ruine. Et de l'autre côté de l'horizon je vois poindre les lances des cosaques. Ah! qu'à ce moment-là au moins on n'aie pas crié le sauve qui peut général, tout serait perdu et c'en serait fait en France; mais que tous les hommes en qui le sentiment du bien vit encore s'arment de courage et viennent opposer une digue infranchissable à l'anarchie d'abord et aux bataillons du czar ensuite. Il y aurait plus d'honneur pour les Français de s'ensevelir sous des monceaux de ruines plutôt que de consentir à la honte et à la dévastation.

Depuis que le calme est rentré dans le sanctuaire du palais législatif, les représentants sont tous atteints de cette fièvre rouge dans les annales parlementaires sous le nom de fièvre champêtre. Ils s'attendent à la suite de marronniers qui frissonnent sous le souffle du vent. On tremble que le trilogique Pierre Leroux ne se présente ces jours-ci au sein de l'assemblée éffrayée suivi d'un triple chien, d'un triple mouton, d'un triple bouc et armé de la triple houlette d'un triple berger de la triple arcaïde-triade. La politique n'est plus; elle est remplacée pour quel-

ques mois par la chambrée églogue. Nos farouches montagnards même, n'aspirent plus qu'aux innocentes joies de poursuivre des papillons, de cueillir des fleurs et de battre du lait. O! joies champêtres, plaisirs purs que vous êtes estimables!

Tandis que nos représentants s'apprêtent à courir les champs, les uns à la poursuite des moineaux, les autres à la poursuite des électeurs, les bonnes mœurs font les progrès les plus charmants. Ah! si vous saviez combien la fraternité démocratique enseigne la vertu, la religion et l'honneur!

Ouvrez n'importe quel journal, quelque petit qu'il soit et lisez la chronique scandaleuse. Elle est toujours amplement pourvue, rien n'y manque. D'abord, vous y verrez des récits de petits assassinats, tous plus piquants les uns que les autres, avec circonstances plus ou moins attentantes. Quelquefois c'est en parlant républicain et fraternité qu'on s'échauffe peu à peu, on vient aux gros mots, de là aux coups de poings, et puis au complément indispensable, le couteau. A la suite vous verrez le progrès de la jeune république en France: Un jeune montard de dix ans, démocrate avant-naitre, empoisonne sa petite sœur à peine âgée de trois mois, pour la seule raison que son arrivée dans la vie lui ravit la moitié de ce qui devra lui revenir futuement du bien de ses parents. Plus loin vous voyez un père faire le gus, tandis que son fils, bambin de sept ans, s'introduit adroitement dans une maison, y trouve une femme seule, l'assassine en faisant semblant de lui demander l'annone. He! treux père!... heureux fils!...

Comme il faut qu'il y ait un peu de tout, surtout sous le grand régime de la liberté et de l'égalité, un ouvrier ébéniste assassine son maître parce qu'il est blanc tandis que lui est noir. Le soir vingt frères et amis s'associent pour convertir un pauvre diable aux dogmes du socialisme, et le bâton ferré leur paraît le meilleur argument. De temps en temps on fait de la controverse en s'égayant de moqueries, et quand on est à bout de raisonnements, pour mieux faire pénétrer la conviction dans le cœur de son adversaire, on lui arrache le nez.

Une race joviale et nombreuse de jeunes septembriseurs croit et se multiplie dans les carrefours de Paris et de Lyon. Ces messieurs élèvent à l'école de la montagne, font l'essai de leurs théories sur les militaires isolés et les bourgeois assez simples pour croire à l'indépendance des opinions et des promenades. En voilà du progrès!!! On a chassé les jésuites parceque, dit-on, ils étaient trop fanatiques et trop arriérés; on n'a plus voulu des prêtres pour l'éducation de la jeunesse; les frères des écoles chrétiennes, si donc!! Au diable soient les curés, crie-t-on de toutes parts; les jésuites sont des agents voués à l'asservissement du pauvre peuple; ils n'enseignent rien de bon à la jeunesse; nous n'en voulons point. Et par différentes fois, le pouvoir a chassé les jésuites; il a interdit à tous les prêtres la direction des établissements d'éducation, il a rayé vingt vexations sur vexations pour décourager tous les ordres religieux.

Par divers décrets l'université a été déclarée toute puissante; des instituteurs primaires ont envahi tous les villages. Pour qu'un jeune homme put être reçu bachelier il fallait nécessairement qu'il séjourât dans un collège royal. En un mot on fit absolument comme le voulaient Messieurs les libéraux, messieurs les progressistes. Et maintenant qu'ils admirent! A-t-on jamais vu jeunesse plus dépravée que celle de nos jours; l'impunité actuelle est-elle pire? Je le demande à tous les hommes de bonne foi, les générations n'étaient-elles pas plus heureuses quand les jésuites instruisaient la jeunesse, quand tous les prêtres pouvaient ouvrir un collège primaire ou secondaire? Y avait-il en ce temps là autant d'assassinats, autant de suicides, autant de crimes contre la pudeur, autant d'insubordination et de misère!... Les suicides... mais c'est effreux comme il y en a. Figurez-vous que dans l'espace de douze ans, c'est-à-dire de 1836 à 1848 inclusivement, il y a eu en France trente-trois mille cent vingt suicides. Et toutes les années le nombre en augmente. Ainsi en 1847 les magistrats ont constaté 3,275 suicides. En 1848 ils se sont élevés au chiffre énorme de cinq mille et quelques cents. J'ignore à quel chiffre le nombre de cas cette plaine effreuse s'est élevée pendant les années 1849 et 1850; à en croire certaines statistiques il y aurait encore une augmentation. Ces chiffres seuls sont très-éloquent; ils sont une affligeante révélation de la maladie morale qui dévore notre société livrée à tous les ravages du scepticisme. Ils se lient à l'accroissement énorme que l'on constate avec effort sur le nombre de tous les autres crimes. La religion seule pourrait arrêter le débordement de cette mer furieuse qui monte, monte toujours et menace de tout engouffrir. Aussi je ne comprends pas comment il se fait que la marche de cette religion sainte qui a le secret de tout guérir soit entravée par des hommes qui se disent bien pensants. Comme je vous le disais tout à l'heure, je crois que Dieu nous a frappés d'aveuglement et qu'il veut nous punir.

Les 29 membres qui doivent faire partie de la commission de permanence sont nommés. Ils sont peu du goût des républicains. Leur part a été si petite! Treize membres appartenant à l'opinion légitimiste, cinq au parti fusionniste, quatre au parti orléaniste, deux au tiers-parti républicain, deux au parti anti-légitimiste et le reste au parti bonapartiste. Ces vingt-cinq braves viendront-ils à bout de s'entendre?

La tribune parlementaire va se trouver muette dans toute l'Europe. Quelle perte pour les journaux, qui seront aux abois! Le parlement anglais se proroge le 8 août; les Chambres du Piémont sont en vacances; la représentation nationale est éclipsée en Portugal; les cortès espagnoles courent les champs depuis

le 30 juillet, et les institutions parlementaires d'Allemagne sont suspendues ou dissoutes. Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que nous allons nager dans la jubilation? Quel bonheur de ne pas entendre pendant trois mois ces tré-pignements et ces apologies prononcés du haut de la tribune française!...

La fête d'actions de grâces est déjà célébrée. Les Anglais conviés à partager la gaïeté nationale, se sont tous rendus à l'appel, à l'exception du prince Albert qui n'a pas jugé à propos de s'y rendre. L'hôtel-de-ville a déployé pour ces étrangers toutes les splendeurs de sa royale hospitalité. Ça été une bataille sur le terrain de la courtoisie et le préfet de la Seine s'est souvent vu la France ne peut pas être battue.

Une toute petite conspiration... pour rire a été éventée ces jours-ci. Plusieurs bataillons de la garde nationale de Paris font peu à peu pour les délices nocturnes de la patrouille et les joies nationales de la faction se sont coalisés à l'effet de pousser simultanément le cri terrible de: Vive la république démocratique et sociale! pour obtenir une prompte et radicale dissolution. Il a été convenu que malgré tout on criera jusqu'à l'enrouement inclusivement. Ces amis de l'ordre, tous ferveurs modérés n'ont pas trouvé de meilleurs moyens pour se débarrasser du droit qu'ont tous les peuples libres de s'affubler d'une ceinture et de se coiffer d'un shako sept ou huit fois par an.

Et d'une et de deux, voilà tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. Les faits étrangers ne sont nullement intéressants, c'est pour cela que je me dispense de vous en parler. Tout est tranquille. On paraît respirer en paix en attendant que de nouveaux événements surgissent.

Pour nous qui trouvons notre position si précaire, jetons les yeux au ciel et implorons le Dieu des nations; peut-être notre foi nous méritera-t-elle la clémence du Seigneur.

Quand le vieil empereur François II d'Autriche, rebulé pour la deuxième fois par l'armée impériale, revint dans sa capitale, il entra dans la cathédrale de St. Etienne, s'avança vers l'autel, et, les mains croisées sur la poitrine, il salua son peuple avec la dignité respectueuse qui s'attache au malheur. Eh! bien, Jésus-Christ, accablé sous le poids de nos humiliations et de nos outrages, nous tend les bras et nous convie à venir nous jeter dans son sein. Pourrions-nous nous y refuser! Tout n'est pas désespéré parce que les jours de malheur et d'amertume luisent sur nous; espérons et nous verrons que notre patrie retrouvera sa gloire et sa splendeur passées.

Je me sers de l'occasion des Mélanges pour prier Messieurs Neyron et Durocher d'agréer l'expression de mon respect et je me permets en même temps de me rappeler à leur souvenir.

M. L. M. C.

(Du Journal de Québec.)

Nous annonçons avec plaisir que notre fleuve est maintenant traversé, au Cap-Rouge, par un fil sous-marin, qui nous met en communication directe avec l'autre rive. Ce fil, reconstruit de deux tubes, l'un en gutta-percha et l'autre en plomb, achèvera de compléter la ligne télégraphique de Québec à Halifax, qui va être mise en opération sous peu de jours.

DECES.

A la Baie St. Paul, le 6 du courant, d'un coup foudroyant d'apoplexie, dans la 62e année de son âge, John McLean, écuyer. Ce monsieur serait de sa maison de pension, en la compagnie de sa fille unique et affectionnée, la dame de C. F. Langevin, 6er, de Québec, pour de visite, lorsqu'il tomba par le chemin à quelques pas de sa demeure. Ses restes mortels furent rendus à la terre, le 8, dans l'église d'ici, après un service des plus solennels, en présence d'un grand concours de personnes qui l'affectionnaient.

ANNONCES.

COUVENT DE LONGUEUIL.

LA rentrée des ÉLÈVES au PENSIONNAT du COUVENT DE LONGUEUIL, est définitivement fixée au premier SEPTEMBRE prochain. Il est important que toutes puissent y arriver le même jour, afin qu'aucun retard ne soit apporté à l'ouverture des CLASSES qui aura lieu le lendemain. Les personnes qui désireront visiter quelquelieu de la terre, au parloir voudront bien se rappeler que désormais le JEUDI est le seul jour de la semaine où leur présence ne causera aucun dérangement aux études. Montréal, 7 Août 1851.

SEMINAIRE S<sup>TE</sup>. THERESE.

LA rentrée des élèves au PETIT SEMINAIRE DE S<sup>TE</sup>. THERESE aura lieu le QUATRE SEPTEMBRE prochain à SIX heures du soir. Aucun élève ne doit être en retard sans de bonnes raisons. Ste. Thérèse, 15 Août 1851.

COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

L'ENTRÉE des élèves au COLLEGE DE ST. HYACINTHE aura lieu le DIX septembre. Ceux qui ne se rendent pas au jour indiqué, et qui n'auront pas fait agréer les raisons de leur retard, s'exposeront à trouver occupés par d'autres les places qu'il leur auraient retruées. Un train des CHARRS partira à 10 heures de LONGUEUIL pour St. HYACINTHE. St. Hyacinthe, 19 août 1851.

COLLEGE DE RIGAUD.

L'entrée des élèves du COLLEGE DE RIGAUD, est fixée au SIX du mois prochain. L. LANGLAIS. C. S. V. Montréal, 26 Août 1851.

BAZARI!

MARDI, le DEUX SEPTEMBRE prochain, et les deux jours suivants, il y aura dans la MAISON DE L'ÉCOLE St. JACQUES, un BAZAR dont le but est de fournir des vêtements aux enfants pauvres qui fréquentent la dite école.